

CHANT D'ETUDIANT

AIR : Pour le drapeau.

A MON AMI CAMILLE PICHÉ, PRÉSIDENT DES ÉTUDIANTS
EN DROIT DE L'UNIVERSITÉ LAVAL, MONTRÉAL.

Que la gaieté soit compagne à l'étude,
Le rire est bon pour reposer l'esprit.
Trop de sagesse est un mauvais prélude,
Car à notre âge un peu dit-on suffit !
Travaillons bien puis chantons à la ronde,
Buvons parfois le doux nectar des dieux,
Dont les effets, par les peuples du monde,
Furent vantés en tous temps en tous lieux !

Si de l'amour en nous brûle la flamme,
Dans notre cœur il apporte l'espoir.
En cette vie il faut à l'âme une âme
Qui comme nous, devant le désespoir,
Saura se dire : " Il te faut être digne
Même ployé sous le joug du malheur ;
Chasse bien loin l'influence maligne,
Marche tout droit au chemin de l'honneur ! "

Etudiants, conservons l'espérance
De nos aïeux sur notre beau pays.
A leur exemple, en vrais fils de la France
Ne cédon pas devant les ennemis.
Et, si des jours plus malheureux encore
Fondent sur nous, gardons le front bien haut :
Ils ne feront que précéder l'aurore
Où flottera notre vaillant drapeau !



Mai 1894.

JEANNE D'ARC

(Voir gravure)

La Chambre et le Sénat français vont prochainement être appelés à se prononcer sur une proposition de loi tendant à instituer une fête nationale en l'honneur de Jeanne d'Arc ; cette fête aurait lieu au mois de mai, soit le 8, jour anniversaire de la délivrance d'Orléans, soit le 30, jour anniversaire du supplice de Jeanne ; en attendant, diverses cérémonies ont eu lieu cette année pour célébrer avec un éclat inaccoutumé l'anniversaire de la délivrance d'Orléans par la vaillante Lorraine.

Le pays tout entier s'y est associé de cœur.

Nous publions, à cette occasion, une gravure de double page représentant les principaux épisodes de la vie de Jeanne d'Arc, que nous empruntons au *Petit Parisien*.

JEANNE ÉCOUTANT LES " VOIX "

Maîtres de la Guyenne et de la Normandie, aidés par les ducs de Bourgogne et de Bretagne, les Anglais couraient par la France et la pillaient. Les villes tremblaient derrière leurs remparts ; les campagnes étaient désertes. Défaites sur défaites ; morts, les meilleurs guerriers ; morte, l'espérance. L'invasion était maîtresse.

A ce moment où tout semblait perdu, une paysanne de dix-sept ans vint tout sauver. Qu'est-ce qui l'avait suscitée ? Elle l'a dit-elle même : " La grande pitié qui était au royaume de France. "

A Domrémy, en Lorraine, où elle était née en 1411, et où ses parents étaient laboureurs, elle avait entendu parler des malheurs qui frappaient le pays. Elle avait entendu les paysans dire : " Hélas ! le moment est proche où les Anglais viendront jusqu'ici porter le deuil dans nos maisons ! " Mais, à côté de ceux qui désespéraient, il y avait ceux qui avaient foi en l'avenir, qui disaient " que quelque chose se préparait. "

Sous l'influence d'une imagination excitée, Jeanne, méditant sur la grande détresse du beau pays de France, se dit : " Oh ! si je pouvais être la libératrice ! " Elle crut alors entendre des voix qui lui disaient : " Va, et délivre le pays ! " Il était naturel que les ardent aspirations de sa jeune âme lui apparussent comme un appel venant du dehors et d'en haut.

Dans les champs où elle gardait les moutons, sous les arbres, elle écoutait, et les " voix " lui disaient : " Jeanne, que tardes-tu ! "

Sur ces entrefaites, une troupe d'ennemis vint saccager Domrémy. La campagne était dévastée, les maisons pillées. Devant cette désolation, Jeanne se dit : " Il faut remède à tant de maux ; je veux partir ! "

LE DÉPART DE VAUCOULEURS

Jeanne se rendit à Vaucouleurs, où elle s'installa dans une famille d'ouvriers, chez des amis de ses parents ; peu après, elle demanda au sire de Baudricourt la grâce d'être menée auprès du roi, à qui elle avait à faire part de choses très graves.

Déjà, les gens du peuple s'étaient épris pour Jeanne d'un ardent amour ; ils étaient touchés du grand cœur de cette enfant, aussi émue des calamités de la France que le serait une tendre fille du supplice de sa mère attachée au gibet.

Un jour, un homme d'armes, Jean de Metz, lui dit :

— Que comptez-vous de faire ?

— Empêcher que nous devenions Anglais. Je sais bien que la guerre n'est pas l'état des femmes, et certes j'aimerais mieux filer auprès de ma pauvre mère que d'aller guerroyer. Mais je dois partir.

Après ces paroles, Jean de Metz et un autre homme d'armes, Bertrand de Poulengy, réclamèrent l'honneur de conduire Jeanne.

Celle-ci avait tenu à abandonner les vêtements de son sexe, disant : " Allant avec des hommes de guerre, je dois m'habiller comme eux. "

A son départ de Vaucouleurs, la foule s'empressa de lui faire cortège. " Généreuse fille ! " s'écriait-on. Puis, songeant aux rudes labeurs que Jeanne allait affronter, on ajoutait : " Pauvre fille ! "

JEANNE DEVANT LE ROI

C'est le 6 mars 1429 qu'arriva à Chinon la villageoise de dix-sept ans, qui venait entreprendre de mettre les Anglais en fuite et de restituer la France aux Français.

Après deux jours d'attente, elle fut reçue par le roi, qui était entouré de ses conseillers.

Elle alla droit vers lui, disant :

— Gentil prince, j'ai nom Jeanne, et je vous viens en aide pour faire la guerre aux Anglais.

— Qui es-tu, toi qui parles ainsi ? demanda le roi.

— Je ne suis qu'une pauvre paysanne qui ne sait ni lire ni écrire ; mais, sous les armes, je serai votre servante.

Le roi voulut avoir un entretien secret avec elle, après quoi il s'écria :

— Cette jeune fille a toute ma confiance.

Malgré les obstacles qu'on lui opposait de toutes parts, Jeanne parvint enfin à obtenir la situation d'un chef de guerre. On lui fit une armure et une bannière, et elle se déclara prête à marcher.

On venait la voir en foule. Après l'avoir entendue, beaucoup de gens pleuraient. Tous avaient foi en elle.

JEANNE D'ARC AU COMBAT

Jeanne se rendit d'abord à Blois, puis à Orléans.

— Mais, lui dirent les chefs de guerre, c'est là que les Anglais sont le plus en nombre et le mieux fortifiés.

— Tant mieux ! répondit-elle, nous n'aurons que plus grand mérite et profit !

Le 29 avril, Jeanne entra dans Orléans.

Répugnant à répandre le sang, elle somma par deux fois les Anglais à se retirer.

— Je ne vous veux aucun mal, leur disait-elle, mais retournez chez vous !

Les Anglais lui répondirent par des injures ; alors, elle dit :

— Allons donc assiéger les assiégés !

Les combats commencèrent devant Orléans. Elevant sa bannière, en tête des troupes, Jeanne se multipliait. A elle seule, a dit un chroniqueur, " elle faisait la besogne de deux ou trois chefs de guerre expérimentés ; c'était plaisir de la voir, revêtue de son armure blanche ; aucune fatigue ne lui coûtait ; il lui arrivait de coucher en rase campagne : elle dormait alors toute armée, serrée dans ses habits d'homme, et ayant près d'elle ses deux jeunes frères qu'elle avait fait venir à sa suite. "

Elle criait : " Qui m'aime me suive ! " Au troisième combat, elle fut blessée ; mais pas un instant l'énergie ne lui fit défaut.

Enfin, les Anglais durent s'éloigner d'Orléans : au bout de neuf jours, Jeanne avait mis fin à un siège de sept mois.

Ce fut alors une longue suite de victoires : les Anglais furent chassés de Jargeau, de Meung, de Beaugency ; à Patay, ils furent battus, ainsi qu'à Troyes.

— A Reims maintenant ! s'écria Jeanne.

Le 16 juillet, elle y arriva. Son intention était de faire sacrer Charles VII roi de France. La cérémonie fut des plus imposantes. Jeanne se tenait debout à la droite du roi, sa bannière à la main.

— Elle a été à la peine, dit-elle c'est bien son droit d'être à l'honneur.

D'autres combats suivirent. La campagne pour délivrer Paris fut particulièrement terrible ; des batailles sanglantes eurent lieu sous les murs de la ville. Jeanne voulait tout tenter pour y pénétrer, mais un ordre du roi vint lui commander de renoncer à l'entreprise.

Pendant quelque temps, elle resta inactive. Les hostilités contre les Anglais ne furent reprises qu'en mars 1430. Le 23 mai, Jeanne était à Crépy-en-Valois quand elle apprit que Compiègne était assiégée. " Je dois secours à cette cité si bonne française ! " dit-elle. C'est là, qu'après avoir ramené deux fois ses troupes au combat, elle tomba au pouvoir des ennemis.

Depuis plusieurs mois, le roi, écoutant de pernicieux avis, l'avait pour ainsi dire abandonnée.

Enfin, les Anglais la tenaient. Son supplice allait commencer. Le duc de Bedford disait : " Je ne l'aurais pas donnée pour Londres ! "

LE BUCHER DE ROUEN

Jeanne fut conduite d'abord au château de Beaulieu, près de Noyon, puis à Beaufort, près de Cambrai, puis à Arras, puis au château du Crotoy ; enfin, conduite à Rouen, on l'enferma dans une tour, avec des fers aux pieds, liée par une chaîne à une grosse pièce de bois, gardée par des soldats.

Son procès commença le 21 février 1431. Il n'est pas besoin de rappeler combien fut sublime son attitude, combien ses réponses furent toujours nobles et fières. D'un côté, une cinquantaine de juges recourant à tous les moyens pour, finalement, pouvoir dresser un bûcher à la libératrice de la France ; de l'autre côté, une enfant de vingt ans, ignorante, mais sans peur. Quand on voulut la faire passer pour sorcière, elle s'écria : " Mes sortilèges, c'était l'amour de la France et le mépris du danger ! " Et quand on l'accusait de n'avoir pas au cœur des sentiments de femme : " Je n'ai jamais vu le sang couler, répondit-elle, sans sentir dresser mes cheveux sur ma tête ! " Et son attitude était si belle qu'un Anglais ne put s'empêcher de dire : " Voilà une vaillante femme ! "

Pas une minute on ne put la faire fléchir ; jusqu'au dernier moment, elle affirma que les Anglais seraient vaincus, que la France les chasserait de son sol.

Le 30 mai 1431, condamné à périr, elle fut livrée au bourreau. On lui avait passé la chemise des suppliciés, et sur un écriteau porté devant elle, on lisait : " Hérétique, relapse, apostate, idolâtre. " La malheureuse était brutalement poussée par des hommes d'armes.

Quand elle fut sur le bûcher, au milieu des flammes, elle cria : " Je vous donne pardon à tous ! " et elle ajouta : " La mort, c'est la délivrance ! "

Dans la foule, quiconque avait un cœur français versait des larmes amères. " C'est une héroïne ! " disait-on. Les femmes surtout s'attendrissaient.

Irrités de ces regrets et voulant prévenir les hommages de la postérité, les Anglais ordonnèrent que les cendres de Jeanne fussent jetées dans la Seine. Mais qu'importe ce qu'il advint de ces cendres ! Jeanne est entrée en possession de l'immortalité. Il ne lui a rien manqué, pas même l'apothéose par ceux qui avaient été ses bourreaux. Gloire à elle, et puisse son souvenir ne jamais cesser d'enflammer le cœur des enfants de la France !